

MON
HISTOIRE

LES CENDRES DE POMPÉI

JOURNAL D'UNE ESCLAVE, AN 79

Christine Féret-Fleury



FOLIO
JUNIOR

FOLIO 
JUNIOR

Christine Féret-Fleury

Les cendres de Pompéi

Journal d'une esclave
an 79

GALLIMARD JEUNESSE

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2010, pour le texte
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2017

Couverture : Illustration : Claire Fauvel

Pour Carole :
L'aube est celle qui dit :
« Attends encore un peu et je m'enflamme. »

Philippe Jaccottet,
Paysages avec figures absentes
(Poésie/Gallimard)

À l'époque de Briséis, le calendrier romain était en vigueur. Les années sont décomptées depuis la fondation de Rome ou de l'arrivée au pouvoir de l'empereur. Les jours s'appellent Ides, Calendes, Nones...

Toutefois, pour faciliter la compréhension du récit, nous avons préféré adopter le calendrier chrétien.

Pompéi, an 79 de notre ère

27 juillet

L'odeur du pain juste sorti du four...

Je ne voulais pas me réveiller. Roulée en boule sur ma paillasse, j'ai appuyé mes poings sur mes paupières, si fort qu'un rouge brûlant a remplacé les douces ténèbres du sommeil.

Elissa, ma nourrice, disposait les miches dorées sur un linge. La croûte craquante laissait s'échapper un parfum délicieux. Bientôt, elle m'apporterait un morceau de pain frais, avec du miel et un pot de lait de chèvre...

« Briséis, ma perle, ouvre les yeux... Le soleil est déjà haut ! Il est temps de te lever ! »

Le soleil dorait les vignes de notre modeste domaine, caressait les épis de blé, dansait en mille reflets dans l'eau de la fontaine. Mon père houspillait un jeune pâtre qui avait laissé s'échapper l'une des bêtes confiées à sa garde. Ma mère avait déjà pris place derrière son grand métier à tisser, qui lui permettait de confectionner elle-même les vêtements de la famille et des serviteurs. Hélène, ma sœur aînée, s'apprêtait dans une autre pièce du gynécée ; sans doute confiait-elle à son miroir un émoi naissant.

Dymas, le beau Dymas, lui avait souri alors qu'elle sortait du temple de Déméter, où elle venait de porter des offrandes...

La vie. *Ma vie.*

– Allez, debout, paresseuse !

Un pied a heurté mes côtes – pas trop fort. Idea se met rarement en colère avant la sixième heure. Le soir, il lui arrive d'abuser du falerne ou du vin de Sorrente, quand elle peut mettre la main sur une jarre débouchée par un client et abandonnée pour d'autres plaisirs : mieux vaut alors ne pas traîner à proximité. J'ai appris à me garer de ses coups, comme j'ai appris à me nourrir des restes qu'on me laisse, à trouver, pour dormir, un coin tranquille, à me boucher les oreilles pour ne pas entendre les bruits de l'étage.

À survivre.

– Lève-toi ! Il y a du travail ! Ce porc de Tertius a vomi dans la salle, aux petites heures de l'aube. Tu nettoieras les dégâts. Ensuite, tu iras au marché, je manque de tout... Afrikanus veut que je serve des collations dignes de la maison d'un patricien mais, avec la misérable poignée de sesterces qu'il m'accorde, j'en suis réduite à ramasser les légumes tombés dans le caniveau !

J'ai rangé ma paillasse, sans relever ce que cette déclaration avait d'outré. Idea règne en maîtresse ici, et Afrikanus se montre plus que généreux dans ses

subsidés, tant il craint ses foudres et sa langue acérée. Si la cuisine n'est pas à la hauteur des prétentions du propriétaire, c'est que la cuisinière rogne sur tout, la farine et le garum (cette sauce de poisson dont les gens, ici, raffolent), les épices, la viande : Idea fait des économies pour s'acheter une petite maison en ville, peut-être même une taverne où elle vendra du vin et des plats chauds – et les faveurs de sa servante.

Je déteste Idea. Hier, j'ai creusé un trou dans le potager où elle fait pousser ses herbes aromatiques, derrière les cuisines. J'ai collé ma bouche à la terre et j'ai chuchoté les pires injures dont j'ai pu me souvenir sur le moment, en grec et en latin. Dans ce domaine, ma connaissance du latin a beaucoup évolué ces derniers temps...

Matin

En me rendant aux latrines, j'ai découvert une petite tache de sang sur ma *stola*. Une sueur glacée m'a inondée ; prise d'une faiblesse, j'ai dû m'appuyer contre le mur malpropre.

Ainsi, l'événement que je redoute depuis des années a fini par se produire. Je suis devenue femme ! Pour la plupart des jeunes filles libres, cette étape de leur vie est marquée par des présents et des fêtes : pour moi, esclave, elle signifie le début d'un esclavage pire encore.

Vite, j'ai frotté le tissu à l'eau froide, je me suis

lavée et protégée avec les linges que j'ai mis de côté il y a quelque temps, dissimulés sous une pierre plate contre le mur nord des latrines. Je ne sais pas comment je réussirai à en changer, encore moins à les nettoyer sans que l'une des filles d'Afrikanus me surprenne. Spendusa, en particulier, occupe ses loisirs à épier les habitants de l'*insula* et à colporter des ragots. Si elle me dénonce, je suis perdue.

Entre la quatrième et la cinquième heure

Spendusa m'a vue sortir, mon panier au bras.

– Tu as mauvaise mine, Cadia, m'a-t-elle lancé. Ton amant te délaisse ? Ou as-tu honte qu'on te voie devant cette maison ?

Cadia. C'est le nom qu'on me donne ici, mon nom d'esclave – Cadia, « la précieuse » : quelle ironie ! Chaque jour, je me répète mon vrai nom, Briséis. Pour ne pas oublier qui je suis. Pour ne pas me résigner à mon sort.

Jamais.

Spendusa a raison sur un point : j'ai honte d'appartenir au patron du plus grand lupanar de Pompéi. Quand je vais au marché, je tire mon châle sur mon visage et je presse le pas, les yeux baissés pour ne pas voir la fresque représentant le dieu Priape, qui signale l'entrée de la maison de prostitution. J'attends d'avoir tourné le coin de la rue pour relever la tête et observer ce qui m'entoure,

même si j'évite le regard des passants ; j'y ai trop souvent lu de la concupiscence, du dégoût ou de la pitié. « Tiens, c'est la petite esclave d'Afrikanus, la musicienne. Elle joue, dans les banquets, de la lyre et de l'*aulos*, et danse au rythme des crotales. Nul doute que, pour satisfaire son maître, elle cultivera bientôt d'autres talents, si ce n'est déjà fait. » Ces phrases sifflent à mes oreilles comme les serpents que le fameux héros Héraclès étouffa dans son berceau, et je dois mordre l'intérieur de mes joues pour empêcher mes larmes de couler. Un esclave peut sans doute s'habituer aux coups, à la faim, à la fatigue : mais à l'humiliation ? Le jour où les insultes me laisseront indifférente, j'aurai perdu ma dernière parcelle de liberté.

Le spectacle du marché me distrait ; les bruits, les couleurs, les odeurs bercent ma peine et l'endorment. Depuis le dernier tremblement de terre, qui a détruit un grand nombre de maisons et de bâtiments publics, le marché a lieu dans les rues et sur les places : la reconstruction du *macellum*, le grand marché, n'est pas achevée, le *forum holitorium*, où l'on vend les légumes, attend toujours sa toiture neuve. De nombreux citoyens protestent contre la lenteur des travaux, mais il leur faut faire contre mauvaise fortune bon cœur. Les marchands, pour réserver leur emplacement, paient la taxe, d'autres s'installent où ils peuvent, dans un renforcement,

sous une arcade. L'un propose des chaussures, l'autre des rubans et des bijoux, une jeune fille présente des fleurs et des fruits dans des corbeilles joliment tressées. Un charmeur de serpents joue de la flûte, un barbier arrache en plein vent les dents de ses patients. Plus loin, on trouve des jarres d'huile et de vin, des figues, des raisins, des pâtisseries, des fromages, des loirs confits dans la graisse, mais aussi des moutons sur pied qui assourdissent les passants de leurs bêlements terrifiés. Un esclave a posé un chaudron de ragoût sur un brasero et remplit les écuelles de ses clients; il propose aussi des brochettes grillées et des morceaux de pastèque rafraîchis dans la glace. Dans mon village, je n'ai rien vu de tel!

Les matrones tâtent la marchandise, soupèsent, critiquent, marchandent. De jeunes patriciens fendent la foule et jettent parfois une piécette à un mendiant. Le luxe qu'ils étalent – tuniques écarlates retenues par de précieuses *fibulae*, ceintures brodées, bagues – paraîtrait déplacé en Grèce, mais ici chacun se croit obligé de montrer sa prospérité. Même la femme du boulanger porte des boucles qui ne dépasseraient pas les oreilles d'une riche propriétaire. Partout, je ne vois que *stolae* aux couleurs vives, châles bordés de franges, mousselines et soies, pièces de lin plissées de haut en bas, byssus azurés, résilles ornées de perles. Il n'est pas difficile de suivre ces belles dames à la trace, car les parfums dont elles s'inondent

sont si forts qu'ils éclipsent même les odeurs tenaces de poisson !

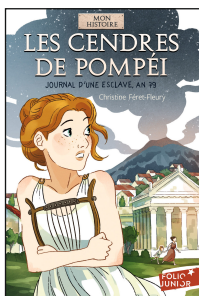
Je remplis mon panier, attentive à obtenir chaque denrée au meilleur prix. Le pain, l'huile, les oignons, quelques mesures d'épeautre, du boudin, des légumes, des olives au fenouil, et ces dattes dont les visiteurs sont friands : je n'ai déboursé que quinze sesterces et un as, le prix d'une tunique ordinaire. *Idea* sera satisfaite. La vie n'est pas trop chère à Pompéi, et même les plus pauvres peuvent contenter leur faim. Mais bien des familles s'entassent à huit ou neuf dans des logements exigus : deux pièces sous les toits, glacées en hiver, étouffantes en été. C'est pourquoi les Pompéiens, hommes, femmes, enfants, vivent dans la rue, bavardant, négociant, échangeant exclamations, insultes et parfois quelques horions. Dans mon pays, les femmes ne se donnent pas ainsi en spectacle. Elles restent confinées dans le gynécée, filent, tissent et commandent aux servantes. Je ne suis pas encore habituée à les voir ainsi, dévoilées, se mêler à la foule, participer aux fêtes, parler haut et s'affirmer les égales des hommes. La prêtresse *Eumachia* possède même un vaste édifice près du forum, où l'on vend la laine à l'encan, et les foulons lui ont élevé une statue !

Je les envie, ces femmes qui connaissent le goût de la liberté...



Partage le **journal intime** de Briséis et affronte avec elle la terrible **éruption** du **Vésuve**. En fin d'ouvrage, un supplément historique sur l'histoire de la célèbre cité romaine.

« **Avril 79**. En sortant chercher de l'eau, ce matin, j'ai trouvé un oiseau mort.
– C'est le manque d'air, a dit Martia. Un vrai temps de tremblement de terre.
Les femmes, à la fontaine, répétaient les mêmes mots : "Un temps de tremblement de terre ! Pas une vague dans le port, pas un souffle de vent." Elles riaient. Personne à Pompéi ne redoute les secousses de la terre – elle tremble si souvent ! Et depuis dix-sept ans, aucune maison ne s'est effondrée. »



Les cendres de Pompéi
Christine Féret-Fleury

Cette édition électronique du livre
Les cendres de Pompéi
de Christine Féret-Fleury a été réalisée le 31 mai 2019
par Nord Compo
pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en août 2017 par Novoprint
(ISBN : 9782075087018 - Numéro d'édition : 320132).

Code Sodis : N90826 - ISBN : 9782075089388
Numéro d'édition : 321687.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse